

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	12 (1992)
Artikel:	Modernités et traditions en folie : est-ce la fin des Alpes?
Autor:	Crettaz, Bernard
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1078155

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Modernités et traditions en folie. Est-ce la fin des Alpes?

Bernard Crettaz

Les quelques remarques qui suivent visent à s'interroger sur l'émergence de nouvelles cultures dans les Alpes d'aujourd'hui. Dans l'affirmative, nous essayerons, par un retour dans le passé, de situer ces cultures dans les tensions entre société urbaine et société montagnarde. A partir de là, revenant dans le présent, nous nous interrogerons sur des questions très actuelles:

- comment, au moment où la montagne s'ouvre à toutes sortes d'identités nouvelles à la mode, à toutes les modernisations, se rattache-t-elle encore au socle alpin, car ce rattachement est important dans la proclamation de son identité?
- comment l'ultra-modernité qui se cherche aujourd'hui tous azimuts à la montagne se fabrique-t-elle les signes d'appartenance à une vieille civilisation spécifique?
- comment une nouvelle universalisation et une nouvelle médiation se créent leur enracinement concret signé "Alpes et montagne"?
- comment de nouvelles standardisations, qui font que les cultures montagnardes se ressemblent de plus en plus, se fabriquent de nouvelles originalités ou de nouvelles individualisations?

Et à ces questions, on pourrait en ajouter une énoncée de façon assez paradoxale:

- comment l'aplatissement culturel des Alpes se fabrique de la hauteur?

I. LA FOLLE MONTAGNE

Il y a aujourd'hui comme une folie montagnarde et cette folie se remarque à travers toute une série de secteurs où, en permanence, la montagne cherche de nouvelles directions, de nouveaux éclatements, de nouvelles publicités, de nouvelles façons de se faire voir. Il se produit là-haut comme un dédoublement où la terre primitive se pare des séductions de la terre fardée. On peut y rêver sur l'authenticité des vieilles maisons, des vieux villages, des vieilles poutres, sur la solidité des vieilles pierres et la durée des vieux objets, comme celle d'une vieille race de population qui porte encore sur son visage les traces de sa longue histoire. On peut y voir encore des forêts et des prairies intactes comme au premier jour et l'on rencontre des hommes et des femmes qui ont la couleur de la terre, les rides de la montagne, les gestes de la tradition et de la foi ancestrale. Là-haut il demeure quelque chose de la vieille terre de toujours. Mais en même temps que la montagne exhibe les traces apparemment intactes de son passé, elle s'expose elle-même dans une prodigalité de parures et de modes où se combinent l'ancien et le moderne. Ce dernier est partout: dans les constructions nouvelles, les chalets arrangés, les bâtiments d'inspiration urbaine, l'asphalte, les grands chantiers, l'équipement de toutes les remontées mécaniques, les places de jeux, l'intérieur des maisons et l'habillement des gens qui ressemblent de plus en plus aux citadins. Cependant la caractéristique de ce moderne montagnard est qu'il revient en permanence au vieux. On refait les vieux mazots, on protège le vieux village, on montre à nouveau les vieux objets, on maintient ou réinvente des vieilles traditions. Selon l'image que nous avions présentée en introduction de notre exposition *Terre de femmes*, on pourrait dire que la montagne se présente aujourd'hui comme une femme dans ses doubles atours: il y a d'une part la sommelière, la femme des bars, ouverte à toutes les modernités, à toutes les modes et à toutes les transgressions possibles; et puis il y a de l'autre côté - et il s'agit de la même femme - celle qui monte sur le char folklorique avec son vieux costume accompagné des vieux objets de la longue tradition de sa mère et de sa grand-mère: le coffre, le rouet et la quenouille, symbole ancestral de l'identité féminine. Ainsi la montagne se présente sous deux ou plusieurs faces totalement

contrastées qu'il faut bien situer dans le type d'économie aujourd'hui dominant à la montagne: le tourisme. On a envie, lorsqu'on prend en compte ces multiples facettes mouvantes de la nouvelle identité montagnarde, de parler d'une "folle envie de s'éclater". Il y a là-haut comme une espèce d'insatiable envie de se montrer, de s'exhiber, de se médiatiser, de se vendre comme pour mieux se trouver.

Cette folle envie de s'éclater, on ne peut la comprendre que si on la situe au niveau des trois générations qui constituent le socle de population montagnarde: les grands-parents, les parents et les enfants. Les premiers ont encore connu la vieille vie sociale, économique et culturelle de la montagne; les seconds ont traversé une crise terrible d'emploi, d'identité, d'argent, de culture; et voici que les troisièmes, au terme du périple, se retrouvent aujourd'hui comme revendiquant tout à la fois toutes les modernités et toute la longue histoire de leurs grands-parents et de leurs parents. Cette identité nouvelle, où se parlent entre elles les trois générations, se donne sous la forme d'un récit et ce récit a lui-même la caractéristique d'une épopée en trois séquences dramatiques, avec un(e) *happy-end* et une nouvelle inquiétude: "Première séquence, nous étions dans notre identité montagnarde ancestrale; deuxième séquence, nous avons été très malheureux car nous avons traversé la crise et la menace la plus grande qui était de devoir quitter la montagne; troisième séquence, nous avons tenu le coup, nous avons réussi et aujourd'hui nous sommes heureux, après tant et tant d'années de lutte pour la survie, de vivre à la montagne, même si se profilent à l'horizon de nouvelles menaces".

Sous ce récit qui lie trois générations on peut remarquer la proclamation des trois grandes phases de l'identité montagnarde :

- **Première phase:** une identité de type traditionnel. S'il n'est pas du tout certain que l'ancien monde alpin ait constitué une unité ou une civilisation tant l'histoire des Alpes est traversée d'hétérogénéités géographiques, sociales, politiques et culturelles, on peut cependant y déceler un type de vie traditionnel, rural et artisanal dont le fondement et le rayonnement dépassent très largement le cadre alpin. Dans les Alpes, ce mode de vie a connu un haut degré de cohérence en

intégrant de façon synthétique et organique l'espace, le temps, les techniques, le mode de production, le type de pouvoir, le système des modèles, des valeurs et des symboles. Quelques traits principaux parcourrent cette structure unifiée et lui donnent ce qu'on pourrait appeler son vécu dramatique. La totalité de la vie en ces hauteurs est prise dans le cycle de la nature mais au prix d'une précarité, d'une fragilité extrêmes. Et la simplicité de cette existence naturelle ne s'accomplit que par un retour constant à une sur-nature. Le cosmos s'appelle ici le sacré et la religion. La forme de sociabilité privilégiée réside dans la communauté. Celle-ci n'est pas la gestion égalitaire des richesses mais l'équilibre précaire entre des dominations et des conflits. Le système de pouvoir combine de larges autonomies communautaires avec ces fortes affirmations hiérarchiques que sont l'Eglise et l'Etat. L'équilibre complexe entre les ressources et la démographie, entre échange et opposition, entre sociabilité et conflit fait face à des menaces constantes de désordre et d'éclatement. Le fondement culturel est traversé de diversités repérables concrètement dans le caractère particulier de chaque village, de chaque vallée et de chaque région. Le sens des choses enfin et leur code sont insérés dans une vision du monde. En langage sémiologique, on pourrait dire que le signifiant colle au signifié. On a trop souvent dit que le vécu des anciennes populations montagnardes se faisait selon une certaine conscience du malheur d'habiter ces hauteurs. On a trop souvent présenté les choses comme si les populations n'étaient venues en ces hauteurs que chassées par de funestes fléaux de la plaine et pour y trouver, malgré elles, une sorte d'asile difficile. Cette vision qui fait de la haute-montagne comme l'ennemie des populations qui l'habitent est certainement à remettre en question. On pourrait ainsi réinterroger toute une série de récits et de mythes qui font de la haute-montagne le séjour d'anciens paradis terrestres et d'anciens âges d'or, selon les traditions populaires que la tradition savante reprendra, et qui montrent qu'il y avait chez les populations indigènes comme une envie de monter toujours plus haut, tant la hauteur paraissait ici comme le symbole du sacré, de la vérité et du fondement des choses. Dans l'ancienne identité montagnarde il y a donc comme une combinaison entre le malheur et le bonheur, mais ce bonheur est réel et les diverses entités

montagnardes n'envisagent pas d'habiter ailleurs qu'en ces "coins reculés".

- **Deuxième phase:** une identité de transition et de crise. Selon des chronologies fort différentes d'une région à l'autre, la montagne va passer entre 1850 et 1950 d'une société traditionnelle à une société moderne qui vient de la ville. Au travers d'une modernisation qui atteint tous les secteurs de la vie collective et privée, un nouveau type de personnalité émerge. Cette nouvelle personne, selon un processus général d'individualisation, se concrétise selon deux axes: un axe de subjectivation définissant la personne comme sujet, comme être propre et différent, intériorité psychique et corps personnel. Il s'agit d'une différenciation sociale et privée. Chaque village s'individualise et au sein du village individualisé, chaque famille et chaque personne traverse elle-même le processus d'individualisation. Et puis il y a un axe d'universalisation par adoption de normes prétendument universelles liées à la culture moderne et urbaine. Ce mouvement est global. Il concerne les hommes comme les femmes avec une différence de taille: alors que l'homme commence à sortir de la communauté paysanne pour émigrer vers d'autres lieux de travail, la femme commence à entrer à la maison pour y accomplir la révolution de la vie privée et modernisée. Le double axe de subjectivisation et de normalisation se vit selon deux injonctions et deux langages; d'une part on dit aux montagnards: - "Vous êtes en retard, ignorants et incultes... il importe à tout prix de vous moderniser dans le progrès en assurant un intérieur et un foyer et une profession et une réussite sociale selon des critères proprement sociaux et individuels". Et d'autre part on dit aux mêmes paysans: - "Il ne faut pas changer, il faut demeurer vous-mêmes, fidèles à vos habits, à vos coutumes, à vos traditions et à vos valeurs ancestrales". Et l'on exprimait ainsi toute la vision citadine du mythe de la montagne représentant un peuple dans son authenticité primitive et son accord avec un ordre naturel qu'on invoquait à nouveau au moment de grands désordres urbains et industriels. Ce double langage va conduire à une double manipulation dans le mouvement de modernisation. Les acteurs dominants tels que l'Etat, l'industrie, l'Eglise, l'école vont tenter d'établir un partage entre les bonnes et les mauvaises modernisations et, dans le mouvement de conservation ou d'archaïsation, les mêmes

acteurs vont tenter de distinguer les bonnes des mauvaises traditions. C'est ainsi que, privés du socle des valeurs traditionnelles auxquelles ils adhéraient, les montagnards vont se trouver dans une identité de crise difficile qu'ils traverseront non seulement au travers de difficultés matérielles et professionnelles avec de grandes menaces de l'exode, mais aussi avec de grandes difficultés identitaires et morales. Déchiré entre deux mondes, on se sentira tout à la fois coupable de quitter l'ancien et coupable de ne pas accéder pleinement au nouveau. Cependant au travers de ce qu'on peut appeler la conscience malheureuse de cette identité déchirée et qui demanderait encore tellement d'études au niveau de la mémoire orale, se vit comme le sentiment d'une grande libération qui voit le passé comme archaïsme qu'il faut quitter, la modernité comme envie et obscur désir auquel on veut répondre.

- **Troisième phase:** une identité de réussite et de nouvelle menace. Il y a incontestablement une nouvelle identité montagnarde qui depuis quelques années affirme avec force sa réussite et son bonheur d'être et d'habiter là-haut. On peut saisir ce sentiment de réussite et de bonheur d'être à travers la double identité sociale des montagnards: ce sont, comme on le voudra, ou des urbains "villageoisés" ou des villageois urbanisés, c'est à dire jouissant des bienfaits de l'urbanisation selon une existence symbolique encore villageoise et profitant de la vie villageoise dans l'espace de liberté qu'introduit l'urbanisation et qui déchire l'ancien contrôle social perçu comme trop contraignant. Il faut cependant ajouter que ce bonheur d'être et ce sentiment de réussite est en permanence sous-tendu par une grave menace. Quels que soient les rêves que l'on ait eus face à la montagne d'une sorte de polyvalence entre les activités économiques, on s'aperçoit dorénavant que s'installe de plus en plus fortement une monoculture touristique avec une gravissime question: ce tourisme monoculturel ne serait-il pas menacé par les rivalités touristiques au niveau de la planète et par son épuisement-même? Pour cette raison, en ce moment-même, le mot d'ordre pour faire face à cette monoculture touristique est "diversité".

Si l'on est conscient de cette espèce de prédominance du tourisme qui traverse à peu près toutes les Alpes, on peut maintenant mesurer les profondeurs de transformation de la mentalité montagnarde. Et cette

mentalité se vit aujourd'hui selon des contradictions, des cassures apparentes que l'observateur extérieur peut déceler mais qui ne sont pas vécues en tant que telles par les populations montagnardes. Pour bien comprendre ce qui se trame à travers ce déchirement de la mentalité et du lien de la mentalité montagnarde au tourisme, il faut au préalable se défaire de quelques stéréotypes qui courent en ville sur la montagne. Et il faut repérer à cette fin deux types de stéréotypes ou de clichés. Les premiers, négatifs, donnent mauvaise réputation aux montagnards et prétendent que le tourisme les aurait pollués, les auraient rendus profiteurs, vendus, prêts à toutes les magouilles et à tous les affairismes. Les autres stéréotypes ou clichés sont positifs mais tout aussi fabriqués, qui présentent ce vieux continent alpin fidèle à lui-même, ancré dans ses traditions et pratiquant en plein tourisme l'ancestrale hospitalité et qui aurait réussi, selon un autre cliché, l'harmonieuse synthèse de la modernité et la tradition. Si l'on réussi à dépasser ce double regard tout à la fois méprisant et sublimé, on est conduit à découvrir que les liens entre tourisme et montagne s'expriment au travers de plusieurs mentalités éclatées avec leurs aspects multiples. Non pas des contrastes, ce qui est encore un cliché, mais des déchirures, des cassures, des contradictions avec leur double visage et double langage. De ce monde déchiré, on peut repérer quelques signes.

1. Tourisme essentiel et étranger

Ce pilier fondamental de l'économie montagnarde demeure comme étranger aux mentalités de là-haut, non seulement dans les endroits où il est peu ou pas représenté, mais également dans les régions touristiques. Tout se passe comme si le tourisme n'avait pas réellement pris en profondeur, comme si la greffe s'était mal faite, comme si cette chose qui était essentielle pour survivre était en même temps extérieure. Et cette chose, si introduite dans la vie quotidienne, demeure comme un corps étranger qui pourrait, si l'occasion s'en présentait, être soumis à un rejet, au sens médical du terme.

2. Hospitalité et difficulté de servir

Les montagnards sont généreux, capables de grande spontanéité d'accueil jusqu'au cœur même de la relation touristique marchande. Mais en même temps, se manifeste comme une difficulté de servir, non pas qu'ils ne le sachent pas mais parce qu'au fond ils ne le veulent pas.

3. Conservatisme et adaptabilité tous azimuts

Par toute une part d'elle-même, la montagne demeure profondément conservatrice dans ses habitudes, dans ses mentalités, dans son enfermement et cependant la voici prête à toutes les innovations, à toutes les modes et à toutes les audaces. L'ultra-modernité touristique coexiste ainsi avec de multiples archaïsmes, retards, blocages; des attitudes d'avant-garde prises dans une mentalité fréquemment d'arrière-garde.

4. "Fidélité et infidélité à la terre"

Passés au tourisme, les montagnards sont paysans, fils ou petits-fils de paysans, indéfectiblement arrimés par des racines terriennes. Mais devenus paysans endimanchés par le tourisme, les voici prêts à toutes les ventes, spéculations, promotions à faire, dans un rapport nouveau à l'argent suivant une stratification sociale de nouveaux riches. Modes vestimentaires, modes culinaires, voitures, habitations, vacances, loisirs traduisent l'irruption d'un transfert de classe chez ces terriens qui ne cessent par ailleurs de manifester un amour total au pays. Il y aurait ici une piste de recherche pour mieux analyser la double disposition montagnarde à toutes les fermetures et à toutes les ouvertures. On y verrait par exemple que la religion du "tout à développer" peut s'opposer à une vision minimale mais indispensable de l'écologie dont on a, là-haut, conscience, car la conscience écologique, sans porter son nom, a des millénaires derrière elle.

5. Catholicisme et hédonisme

Qu'il le proclame ou non, qu'il soit pratiquant ou non, qu'il soit croyant ou agnostique, le montagnard est culturellement un croyant, le plus souvent un catholique, et d'une espèce particulière de foi montagnarde qui demande encore à être analysée dans de multiples recherches auxquelles la tradition orale pourrait apporter sa très grande richesse. Mais cette foi profonde n'a pas empêché la montagne ou l'a même autorisée à opérer une véritable révolution hédoniste, voire révolution sexuelle, se traduisant par des mœurs nouvelles, par une autre éthique, voire par une tolérance de mœurs inattendue au sein d'une population qui aime par ailleurs être autoritaire, sermonner et affirmer dogmatiquement ses croyances. Ce n'est pas par hasard si le mouvement intégriste d'Ecône a pris dans la région très montagnarde du Valais, comme un symbole du "tout défendu" contre ce que l'on croyait être les dangers du "tout permis".

6. Authenticité et artifice

La conscience des montagnards et leur identité savent être vraies, sans fard, directes, spontanées. Mais le tourisme a dévoilé un autre aspect de leur personnalité: le côté faiseur, poseur, parfois même flambeur. Dans la fréquentation des multiples boîtes de nuit, présentées ailleurs comme le mal, de même que l'organisation des fêtes folkloriques, les montagnards peuvent être les joueurs étonnantes du vrai, du moins vrai et du théâtral. Ils le savent et ils en rient. Par ailleurs, tout leur est bon pour la publicité, y compris le fonds réservé du patrimoine. La plus vieille culture risque d'être réduite au plus grand artifice. Le "tout joli", car le joli devient l'un des styles dominants de la montagne, comme le "tout folklorique" menacent en permanence ainsi que le "tout publicitaire".

7. Victimologie et affirmation de soi

Dans ce va et vient d'attitudes diverses, les montagnards sont prêts à jouer les victimes parfois justifiées d'une condition menacée et au nom d'une population victime d'injustices souvent réelles face à la ville. Mais en même temps ils ne cessent d'affirmer l'étonnante

réussite d'un développement pour lequel ils diraient volontiers, à l'occasion, qu'ils sont les plus forts, les plus solides et les plus fondamentalement dans la vérité.

Voici donc quelques signes de ce que nous nous sommes permis de nommer la folie montagnarde ou la folle envie de s'éclater et qui demande maintenant à être interpréter en profondeur par un bref retour au passé.

II. VILLE ET MONTAGNE: DOMINATION, OPPOSITION, COMPLICITÉ ET RAPPORTS DE FORCE

Tout au long de l'histoire, la ville et la montagne sont face à face dans une relation complexe d'attraction et de rejet, de collaboration et de conflit. Et de tout temps, à l'horizon du citadin, passe un montagnard attirant ou repoussant, modèle de civilisation originale ou brute non-civilisée en retard sur les vraies et bonnes manières. Au cours du XVIII^e siècle, l'ancienne civilisation de la montagne va subir une première transformation dans ce que l'on appelle "La découverte des Alpes". Vers elle, les citadins peuvent se déployer dans une double aventure scientifique et ludique. On monte et on grimpe pour analyser méthodiquement ce continent presque inexploré au cœur de l'Europe, mais on gravit également les hautes cimes par goût du jeu et passion du risque. Une conquête qui se voulait au départ élargissement des connaissances devient alpinisme et sport. Terre à connaître, les Alpes constituent en fait le terrain de jeu de l'Europe selon l'expression de Leslie Stephen, un terrain de jeu qui ira jusqu'à l'épuisement.

Sous cette histoire sportive, s'esquisse une véritable métamorphose. Dans la période troublée du XVIII^e, l'univers des villes traverse une profonde crise culturelle. Celle-ci se perçoit dans la perte de valeurs fondamentales et la recherche d'une nouvelle vision de l'homme susceptible de sous-tendre un nouveau crédo politique et social. C'est alors que, entre autres découvertes, le citadin découvre la nature, la montagne et le montagnard dans lequel il croit déceler un monde intact et premier. Avec de Haller, Rousseau et tant d'autres, on y célébrera l'âge d'or et l'état de nature qui permet de fonder un nouveau contrat social, car le paysan montagnard apparaît comme le bon sauvage à

l'était initial dont le citadin a non pas à imiter mais à retrouver la simplicité primitive. Cette perception s'opère au prix de quelques modifications essentielles que l'on fait subir à l'ancienne existence montagnarde. La nature est coupée de la sur-nature, le sacré s'abolit dans le profane et le mythe de la grande nature originelle réconcilie l'homme et l'univers qui en fait sont déchirés. La communauté paysanne est, selon de nouvelles perceptions, transformée en forme idéale et primitive de démocratie. Le désordre montagnard est résorbé dans la vision au profit d'une perception qui présente la société paysanne comme totalement équilibrée et l'aspect dramatique de cette société est évacué. L'hétérogénéité est supprimée et l'on fonde une sorte d'essence des Alpes avec son génie propre. C'est le grand moment de ce que l'on peut nommer "L'Invention des Alpes" et, dans ce détournement de sens, la vision éclate. En termes barbares, on peut dire que le signifiant décolle du signifié et commence à flotter. Images de la nature, des villages, des cimes, des bourgs, des paysans et des artisans, architectures recueillies, objets ramassés, folklore naissant, ainsi tout un stock urbain de morceaux décontextualisés va servir à toutes sortes d'arrangements citadins sur la montagne. Ainsi naissent une vaste imagerie, une peinture, une littérature où des Alpes mythifiées sont inventées par toutes sortes de supports.

Au cours du XIX^e siècle, lorsque la Suisse et les Etats européens en voie d'intégration économique et politique cherchent un symbole national, les idéologues et les artistes puissent des thèmes nés de la découverte des Alpes et ils fabriqueront de nouvelles images identitaires. Depuis la littérature nationale jusqu'aux théories politiques, tout concourt à faire des Alpes, selon les besoins, les jeux et les occasions, le référentiel commun dont le Village Suisse des expositions nationales constitue l'une des manifestations tangible et rituelle. Il faut bien voir que cette sublimation ou cette mythification des Alpes peut très bien se combiner avec la vieille image négative que les citadins civilisés ont toujours eue des paysans "demeurés". Il faut voir également que cette idéalisation de la montagne correspond à une domination de la ville. Il y a transfert de pouvoir vers les centres urbains et ce phénomène s'accomplit à plusieurs niveaux. Le pouvoir économique intègre de plus en plus les régions à des centres situés hors d'elles, le pouvoir politique essaie de standardiser communes et

cantons dans l'unification nationale, le pouvoir culturel tout à la fois diffuse la culture urbaine à la montagne et pille la culture indigène pour la redéfinir selon ses normes, le pouvoir esthétique définit la notion de patrimoine, d'art public, de protection et de conservation. On pourrait également évoquer le pouvoir militaire qui affirme avoir trouvé à la campagne et à la montagne ses meilleurs soldats avant de situer dans les Alpes son réduit national.

Or, ce qu'il faut bien apercevoir avec ce vaste domaine de pénétration urbaine, c'est le phénomène suivant: plus la montagne s'urbanise à son tour, plus elle s'invente une image archaïsante d'elle-même. Aux diverses dominations urbaines, la montagne n'a pas opposé de résistance et cela pour trois raisons au moins: la relation touristique, la crise d'identité et l'urbanisation de la montagne elle-même. Le lien des citadins et des Alpins s'opère en effet dans une relation touristique. A une demande culturelle de la ville, les offreurs de tourisme ont très rapidement su servir les Alpes qu'on leur demandait. Ensuite, au moment où l'ancienne société rurale et montagnarde éclate, il s'ensuit une crise profonde d'identité pour les montagnards. Ceux-ci, dans la relation profondément identitaire du voir et de l'être vu, n'ont pu qu'endosser comme identité seconde, voire folklorisée la personnalité acculturée, celle née des mythes de la ville qu'on leur proposait. Enfin les Alpes ont été elles-mêmes soumises à des processus d'urbanisation et les montagnards vont, à l'instar des citadins, entretenir avec leur ancienne civilisation le même rapport que la ville avait entretenu avec eux. Avec les morceaux matériels et culturels décomposés, ils vont s'arranger, pour la jouissance touristique urbaine, toute une série de présentations de la nouvelle montagne et plus la montagne s'urbanise dans le gigantisme et le prométhéisme, plus elle s'invente une image traditionnelle d'elle-même.

On peut comprendre dès lors les liens ambigus de la ville et de la montagne. Au nom de l'image idéalisée des Alpes qu'elle s'est inventée, la ville a fréquemment pratiqué un paternalisme suave ou autoritaire indiquant aux montagnards la politique de la montagne "juste". Dans une nouvelle répartition de l'espace national, les Alpes ont été appelées à constituer une sorte de grande réserve, un

gigantesque parc national, un vaste musée de conservations en tout genre. Et la ville s'est montrée la gardienne du bon goût dans le très révélateur mot d'ordre du "jusqu'où il ne faut pas aller trop loin". Mais d'autre part la ville est elle-même intervenue directement à la montagne avec ses plans de développement, ses investissements, ses stations touristiques parachutées, ses biens de consommation et son industrie culturelle. Si, en tant que conservatrice du patrimoine, la ville se référait à la montagne idéalisée, pour ses projets de croissance et d'expansion, c'est aux paysans "retardés" et aux montagnards "non civilisés" qu'elle va s'attaquer. Il y a ainsi un permanent double langage et les contradictions entre les politiques successives de la montagne mettent en lumière ce double jeu qui s'alimente à de très vieilles perceptions, malgré d'apparentes modernisations de surface. Mais il faut prendre garde à ne pas entrevoir ces stratégies contradictoires comme celles de la "mauvaise ville" face à la "bonne montagne". Celle-ci, pas plus que la société urbaine, n'est homogène. Les stratifications sociales se retrouvent tout autant là-haut qu'en milieu citadin. De plus, la montagne s'est elle-même urbanisée par force et par désir propre. On perçoit dès lors les liens d'attirance réciproque, de flirt permanent, d'affections passionnelles mêlés à des rejets, des protestations, des condamnations qui lient la montagne à la ville. Une sorte de poujadisme géographico-national, un mélange d'esprit conservateur et résistant, un désir d'être exemplaire et unique combiné avec une mentalité de moderniste traditionnaliste. Ces jeux de miroir n'ont pas leur origine dans les mentalités d'abord, mais dans les arrangements successifs à partir du moment où une vieille civilisation décomposée est sans cesse repensée par des visées différentes, le malentendu et l'incompréhension se glissent dans les mentalités.

III. INNOVATIONS ET DESTRUCTIONS. LES BRICOLAGES SUCCESSIFS DE L'IDENTITÉ MONTAGNARDE

Il importe maintenant de resaisir toutes les idées que nous avons émises et de tenter d'aller encore plus profond pour revenir d'une part à nos questions initiales sur la standardisation des nouvelles cultures montagnardes et leur individualisation, sur leur généralisation et leur quête d'enracinement, en y ajoutant cette autre question: comment les traditionnalismes, les archaïsations, loin d'être une fuite, une résistance ou une contradiction aux modernisations, peuvent être, si on sait les analyser suffisamment en profondeur, de prodieux adjutants à la modernité. Si bien que l'analyse, ici, pourrait montrer comment l'ultra-modernité montagnarde trouve ses sources dans son apparent ultra-traditionalisme. Afin d'analyser en profondeur ces liens entre innovation et archaïsation, nous avons eu recours au concept de *bricolage*, entendu dans un sens strict, concept qu'il faut maintenant définir.

Un mot fréquent et imprécis

Depuis quelques années, le mot "bricolage" revient de plus en plus fréquemment dans une acception plus large que le sens strict d'une activité pratique spécifique. On peut repérer ce phénomène tant dans les sciences humaines que dans le journalisme ou le langage commun. La signification du bricolage véhiculée par ces utilisations est fort diverse, souvent imprécise, tantôt péjorative tantôt positive, évoquant le plus souvent une solution pratique arrangée avec les moyens du bord. Le bricolage serait ainsi un montage fragile réalisé avec des "bouts de ficelle", à la hâte et pour les besoins pressants du moment. Dans les milieux intellectuels, ce terme connaît une certaine vogue car il permet d'évoquer tout un monde à la recherche d'équilibres difficiles et provisoires. Cependant, il s'y meut en pleine ambiguïté. S'il peut être de bon ton de le servir à l'occasion, aucun intellectuel ne souhaite qu'il lui soit appliqué personnellement: dans nos professions, il est éminemment digne de revendiquer le mot

"métier" mais il est très dépréciatif d'être traité de "bricoleur". Devant tant d'imprécision, il vaut la peine d'apporter quelques précisions en faveur d'un terme qui peut se révéler très utile pour la recherche de terrain.

Quel est le problème?

En ce qui concerne mes modestes recherches, le recours au concept de bricolage a répondu à un problème précis et difficile: la production des restes à partir de la décomposition d'univers culturels antérieurs. Par ma pratique quotidienne de conservateur de musée, j'ai affaire en permanence avec ces restes constitués par les collections et les musées. Par mes enquêtes sur les Alpes, j'ai assisté à d'incessantes décompositions d'univers culturels liés à l'ancienne société paysanne et à la production de multiples restes: restes de l'ancienne économie agricole; restes des anciennes communautés et consortages; restes de l'ancien système du cycle saisonnier, du système des fêtes et des rituels traditionnels; restes des anciens objets et des anciennes techniques; restes de l'architecture vernaculaire; restes de la religion, des mythes, des légendes, de la mentalité. Face à tant de décompositions, le problème qui se pose est celui du devenir des restes. Ceux-ci connaissent des destins multiples, depuis l'annulation pure et simple, l'oubli, la censure, la sublimation, l'enjolivement, la reviviscence ou la nouvelle vie sous des formes inattendues et à l'apparence novatrice. Il se trouve ainsi que les restes culturels, comme d'ailleurs les restes culinaires avec lesquels ils ont de nombreuses similitudes, peuvent être apprêtés de façons fort diverses, réussissant même selon les arrangements à faire oublier leur caractère de restes et s'instituant soit comme des fondements (des universaux) soit comme des innovations, soit comme des recommencements ayant trouvé leurs fondements. Face à tant de solutions que la recherche de terrain doit décrypter, il me fallait un concept strict de bricolage.

Une définition rigoureuse

Dans son ouvrage *La pensée sauvage*, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a décrit et analysé le bricolage dans un texte que l'on peut considérer comme fondateur et qui me paraît d'une grande richesse pour l'enquête de terrain. Sa définition oblige à repenser le sens diminutif voire péjoratif que nous attribuons au bricolage et à l'activité complexe qu'il désigne. Au sens fort ce terme peut signifier une opération pratique et cognitive dont le trajet est le suivant: instituer du sens et de l'intelligible avec des éléments disparates qui sont des restes culturels. Sans entrer ici dans l'analyse détaillée du texte de Lévi-Strauss, on peut indiquer ses axes principaux.

1. Au départ, le bricoleur se constitue un stock, un trésor fait d'éléments disparates dont la récolte est justifiée par le fait "qu'ils peuvent toujours servir". Ces éléments sont des résidus nés de décompositions de cultures antérieures.
2. Le bricoleur a ensuite un projet de réaliser une maquette, un modèle réduit, une miniature en assemblant des éléments divers dont chacun est utilisé pour une part de lui-même par la place qu'il peut prendre dans l'ensemble. C'est un assemblage qui obéit à des lois de structure.
3. Le résultat, l'œuvre finie, c'est une maquette, une miniature qui, parce que bricolée, présente une œuvre intelligible dans sa finition. Et cela, on peut le comprendre par les caractères multiples de la miniature:
 - a) la miniature manifeste la vérité dans l'illusion même. On sait bien que les matériaux sont utilisés ici dans un ordre différent de celui de leur insertion d'origine. Mais l'ordonnancement nouveau, typifiant et miniaturisant rend les choses "plus vraies que nature";
 - b) devant ce modèle réduit, les parcours sont multiples du point de vue sensible et intelligible: dans l'espace, dans le temps, dans l'histoire et dans les trajets autres que celui qu'a emprunté le bricoleur dans sa situation, et qui renvoie au spectateur sa propre série de solutions. On n'a donc pas appauvrissement mais enrichissement de sens. Ainsi les éléments, coupés de leur sens d'origine ont, par leur assemblage nouveau, produit une réalité supérieure en sens multiples;

- c) La miniature a du charme et elle nous charme. C'est un monde de bonté, de même qu'elle est une fête pour les yeux par les plaisirs esthétiques qu'elle procure. Par la bonté et l'aspect festif de la miniature, le tragique est exorcisé, l'événement perd sa dimension: il se produit comme une sortie hors de l'histoire, dans une sorte d'unité supérieure, de véritable œuvre d'art et dans un monde d'accomplissement;
- d) Il reste enfin à signaler un aspect qui sous-tend tout ce qui vient d'être souligné: l'aspect miniature lui-même donc la petitesse. Le bricolage réduit le monde, le rapetisse, donc l'apprivoise et le maîtrise: il se produit comme une domination sur le monde ainsi "réduit".

Retour à la recherche de terrain

Le concept de bricolage tel qu'il vient d'être défini peut se prêter de façon éminemment utile pour décrypter toutes sortes de situations empiriques. Face aux restes culturels, il permet tout d'abord d'analyser des processus différents: demeurer au niveau du stock avec les problèmes propres à la gestion des entrepôts; être bricolés avec le repérage de tous les bricoleurs multiples; s'accomplir dans une multiplicité de miniatures tant immatérielles que matérielles. Par là, on voit bien que le concept de bricolage peut s'appliquer à des terrains multiples. Il se prête admirablement à un premier degré à tout ce qui relève de la confection de miniatures matérielles et visibles: œuvres architecturales, décors, expositions, collections, crèches de Noël, modèles réduits de toutes sortes. A un deuxième degré, le concept de bricolage peut rendre compte de toute une série de pratiques... bricolées: cortèges, processions, cérémonies, fêtes, rites, *festspiel* où sont apprêtés des restes anciens. A un troisième degré enfin, le bricolage peut expliquer la genèse et la structure d'œuvres littéraires, artistiques, de sciences humaines ou de morale. Il y aurait ainsi une très riche recherche à entreprendre sur la grande vogue de l'éthique qui le plus souvent bricole non sans succès de multiples "miettes" philosophiques.

A partir de l'analyse des processus de fabrication, le concept de bricolage peut être encore d'une grande utilité au niveau des

interprétations. Face à la conservation et à l'arrangement des restes culturels, on a souvent parlé de "passeisme", "résistance", "nostalgie", "compensation", "quête des racines". Mais le bricolage conduit à d'autres interprétations: il permet de comprendre comment l'œuvre de miniaturisation, sous un effet de surface "rétro", peut être apprivoisement et domination du monde, et donc renforcer cette domination du monde que la raison scientifique et technique poursuit ailleurs. Loin de lui être opposée et sous des effets de surface trompeurs, la raison bricoleuse lui serait d'une grande aide. En définitive, le concept de bricolage oblige à se demander comment la mobilisation des restes traditionnels a pu fonctionner comme "moteur de progrès". On pourrait ainsi comprendre comment des identités d'arrière-garde ont pu puissamment servir la "mobilisation productive".

En conclusion, on peut dire que la raison bricoleuse n'a de sens que comme contrepoint à l'autre raison: celle du savant, de l'ingénieur, du technicien. Et c'est bien en les prenant ensemble que l'on peut interpréter leurs effets. Si la raison scientifique et technique explore, institue l'événement, ouvre par toutes sortes d'hypothèses, la raison bricoleuse clôt, ferme, établit la structure. L'une relève de l'accident et ouvre sur l'histoire, l'autre relève de l'essence et se clôt par l'intemporel. Ainsi, à un processus d'accidentalisation-historicisation répond un processus d'essentialisation qui lui est indispensable comme sa légitimité. L'utilisation des restes bricolés comme fondatrice d'essence autorise la manipulation du réel comme source d'accident: au désordre répondra l'ordre. Pour ces raisons, l'étude sur les restes se révèle d'une richesse infinie.

Une analyse détaillée de l'ensemble des bricolages de tous les restes montagnards ferait apparaître trois types d'arrangements ou de miniatures. Tout d'abord des arrangements produits à partir de restes alpins, en ville et pour la ville. Expositions nationales, grandes fêtes nationales, grandes cérémonies patriotiques ont été en permanence porteuses de toute une série de bricolages montagnards. Deuxième catégorie: ce sont des bricolages qui ont lieu à la montagne et qui couvrent à peu près la totalité de l'existence montagnarde, depuis les rituels, les fêtes, les costumes, les langages, les mentalités, les vieux objets, l'omni-tendance muséographique actuelle. Et puis, on a une

troisième série de bricolages qui, pratiqués en bas, ont été refaits en haut. C'est ainsi que le Village Suisse des expositions nationales, qui a été un gigantesque bricolage, est devenu la référence esthétique pour les villages réels de montagne.

L'analyse de tous les bricolages permettrait de faire apparaître les quatre caractéristiques suivantes:

1. Nous avons d'abord affaire à une systémique, à une structure d'ensemble des différents bricolages. Au sein des bricolages partiels, il y a une structure qui préside à leur arrangement.
2. Cet arrangement obéit tout à la fois à des lois de standardisation et d'individualisation. Tout se passe comme si on bricolait de façon identique des éléments authentiques qui doivent produire des individualisations locales et villageoises.
3. Cette structure générale des bricolages a pour fonction d'assurer en permanence toutes les fabrications du passé dans le présent, passé bricolé à des fins d'identité, d'individualisation, d'enracinement, de rattachement symbolique à la vieille civilisation montagnarde.
4. Enfin, selon ce que nous avons dit plus haut, il s'agit d'un passé qui, parce qu'obéissant aux lois de la miniature, est tout à fait au service du présent. En profondeur donc, nous n'avons pas à faire à des oppositions entre passé et présent, mais à un renforcement de l'un par l'autre.

IV. FATIGUÉ ET ÉPUISEMENT: EST-CE LA FIN DES ALPES?

Il vient nécessairement un moment où les divers processus décrits ci-dessus s'usent et se fatiguent. La généralisation de la société touristique, par sa demande incessante d'un patrimoine reproduit et bricolé, prolonge cette usure. Et l'omniprésente folklorisation a peut-être atteint ses limites. Cela ne signifie pas du tout que l'on en ait fini avec le profil des Alpes miniatures et enjolivées. On peut même imaginer que, dans la compétition acharnée entre les différentes régions touristiques, on puisse assister à des renforcements de couleurs locales artificielles. Un peu partout, on pressent la profonde

inauthenticité culturelle, mais on n'a pas de solution de remplacement. Les stéréotypes sont fatigués et anachroniques, mais la société alpine actuelle est orpheline d'emblèmes vraiment novateurs. L'usure culturelle peut se prolonger longtemps encore. Toutefois, on peut entrevoir quelques potentialités de renouvellement. Une nette prise de conscience s'opère contre la folklorisation générale. Des courants culturels nouveaux sont introduits, la culture de masse fait sauter les localismes et le tourisme lui-même, si friand d'exotismes indigènes, est en même temps agent d'éclatement. Un regard neuf et des recherches neuves sont réalisés sur l'ancienne civilisation alpine qui récupère ainsi sa "vraie" mémoire contre les censures et les enjolivements. En quelques lieux, l'esprit de musée commence à céder du terrain à l'esprit d'innovation et la "vraie" histoire s'oppose au folklore. Il ne fait aucun doute qu'une politique nouvelle de la montagne se cherche, mais qui n'a pas encore trouver ni son terrain, ni sa stratégie, ni ses fondements.

A cette usure et épuisement dûs à tous les bricolages successifs, on peut remarquer une autre sorte d'épuisement difficilement avouable au sein de l'économie touristique et qui est due à l'innovation elle-même. Il est possible, selon certains experts, que les Alpes du point de vue de leur économie, aient atteint leur degré de saturation et que la concurrence internationale comme le sur-équipement alpin pourraient mettre en cause la solidité économique de la monoculture touristique. Les deux raisons mêlées, le bricolage des traditions et l'ouverture à la modernité, permettent ainsi de poser une question qui devrait conduire vers de nouvelles recherches: de même qu'on a pu parler à partir du XIX^e siècle de "L'Invention des Alpes", peut-on parler aujourd'hui de "La fin des Alpes inventées" et un retour à des périphéries mélangées de montagne et d'autres régions économiques avec leur destin propre? Autrement dit, assistons-nous à la fin de "La Civilisation des Alpes" qui a eu un siècle et demi de durée pour nous retrouver avec des problèmes régionaux totalement neufs au sein d'une usure définitive d'un label alpin surajouté?

Les remarques ci-dessus résument des travaux et des recherches contenus dans les publications suivantes:

- 1979 *Nomades et sédentaires dans le val d'Anniviers*, Editions Grounauer, 458 p.
- 1982 *Un village suisse Grimentz*, Coll. Mémoire vivante, Ed. Monographic SA, Sierre, 423 p.
- 1983 *Suisse mon beau village: Regards sur l'Exposition nationale de 1896*, Ecole de Bibliothécaires, Genève, sous la direction de BERNARD CRETTEAZ et CHRISTINE DÉTRAZ, Genève, 89 p.
- 1984 avec JULIETTE MICHAELIS-GERMANIER, *Une Suisse miniature ou les grandeurs de la petitesse*, Musée d'ethnographie, Genève, 185 p.
- 1986 *Le pays où les vaches sont reines*, ouvrage collectif sous la direction de BERNARD CRETTEAZ et YVONNE PREISWERK, Coll. Mémoire vivante, Ed. Monographic SA, Sierre, 495 p.
- 1987 avec H. U. JOST et R. PYTHON, "Un si joli village" in *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme?* Ed. Etudes et Mémoires, Sect. Histoire, Université de Lausanne, Lausanne t. 6, 63 p.
- 1989 *Terres de Femmes*, collectif sous la direction de BERNARD CRETTEAZ, Itinéraires Amoudruz VI, Musée d'ethnographie de Genève, 293 p.
- 1989 avec CLAIRE VIANIN, *Zinal, Défi à la montagne* Ed. Association des Amis du Vieux Zinal, 360 p.